Document generated on 06/01/2025 8:43 a.m.

24 images

Où s’en est allée notre âme errante?

Marie-Claude Loiselle

Number 110, Spring 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25141ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2002). Où s’en est allée notre âme errante? *24 images*, (110), 3–3.

Tous droits réservés © 24 images, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Où s'en est allée notre âme errante?

Numéro après numéro, nous ne cessons de nous demander où va notre cinéma. L'année 2001 nous aura pourtant donné deux ou trois films substantiels, de quoi nous laisser croire que malgré les vents contraires, envers et contre tout, des œuvres véritablement singulières continueront d'exister. Mais est-ce pour autant suffisant pour célébrer la bonne santé de notre cinématographie, comme certains observateurs, pour le moins accommodants, sont toujours prêts à le faire? La complaisance est assurément plus reposante que la rigueur.

Soyons donc une fois de plus trouble-fêtes (puisque nous avons encore la naïveté de croire que notre cinéma pourrait, un jour, retrouver son âme errante) et osons comparer notre production à tant d'autres films venus d'Asie, par exemple, ou du Portugal — ce pays dont la cinématographie exemplaire fait l'objet du dossier qui suit — pour constater quelle pâle figure fait notre cinéma calibré, édulcoré, standardisé pour obéir aux contraintes marchandes, au point que nous ne pouvons qu'être étonnés de l'existence d'un film aussi libre et dépouillé que *Mariages* de Catherine Martin. Comment se surprendre par contre que les disciples de l'industrie qui sélectionnent les films en nomination pour les Jutra n'y aient pas remarqué l'entrelacs sonore et musical le plus subtil et inspiré qui ait habité un de nos films depuis longtemps, pas plus qu'ils ne semblent connaître le concept de «mise en scène», singulièrement absent des prix décernés? Lacune on ne peut plus éloquente!

Cessons d'évoquer le manque d'argent pour justifier nos carences, qui sont bien davantage morales qu'économiques. Que le cinéma canadien conquière d'ici quatre ans une part de 5 % du marché sur son territoire, qui constitue l'objectif primordial de Téléfilm Canada, ne nous donnera pas pour autant une cinématographie, ni québécoise, ni canadienne, et nous prouvera tout au plus, considérant les priorités du plan d'attaque de la société d'État, que nous savons bien usiner nos produits. Le problème, c'est qu'il manque de gens déraisonnables dans ce pays: d'amoureux de cet art qu'est le cinéma (et non pas des revenus qu'il procure), capables d'excès, de coups de tête, d'enthousiasmes irrationnels. Peut-on imaginer à quoi ressemblerait le cinéma portugais sans Paulo Branco, qui se bat bec et ongles depuis plus de vingt ans pour que les films les plus singuliers voient le jour: ceux en lesquels souvent personne n'a voulu croire? En produisant notamment la plupart des grands cinéastes portugais (Oliveira, Monteiro, Botelho, Costa, Villaverde et beaucoup de plus jeunes), il a certainement permis de donner une impulsion vitale à ce qui existait déjà en germe, en puissance expressive et poétique. Mais sa présence ne saurait expliquer à elle seule la richesse exceptionnelle de cette petite cinématographie, tout à fait comparable en taille à celle du Québec (une dizaine de longs métrages par année pour une population d'un peu moins de 10 millions). Il y a aussi quelque chose de l'ordre du courage dans ce phénomène. Courage de l'État, de contribuer à l'existence d'un véritable art cinématographique national, à échelle artisanale, en misant sur la nécessité d'une expression culturelle forte plutôt qu'en alléguant le prétexte culturel dans le seul but de faire rouler une industrie. Courage également, et dignité, des cinéastes dans la volonté de se définir en tant que peuple depuis qu'un jour, au lendemain de la dictature, ceux-ci ont pris les moyens de dire sur eux-mêmes tout ce qu'ils avaient tu pendant trop d'années. Ainsi aujourd'hui, le cinéma portugais, par le regard pénétrant qu'il pose sur les choses, est, plus que tout autre, un cinéma ouvert sur le monde actuel, en même temps que solidement amarré à ses racines, à sa mémoire.

> **Courage de l'État [portugais], de contribuer à l'existence d'un véritable art cinématographique national, à échelle artisanale, en misant sur la nécessité d'une expression culturelle forte plutôt qu'en alléguant le prétexte culturel dans le seul but de faire rouler une industrie [Téléfilm Canada].**

À vrai dire, le Portugal a peut-être connu ce qui nous est toujours inconnu (ce que nous nous sommes refusé): une libération (la «révolution des Œillets» de 1974), qui a permis cette explosion poétique, entraîné un désir effréné de créer, d'exprimer à travers un imaginaire exacerbé les formes d'un inconscient collectif. Était-ce alors une pure coïncidence si la seule période de notre histoire où le cinéma a réuni en puissance toutes ces qualités est survenue à la veille de ce jour où les Québécois ont cru se diriger vers l'indépendance? Et depuis toutes ces années, que s'est-il passé? Qu'est-il advenu de nos aspirations à nous inscrire poétiquement dans le monde? De notre volonté de nous définir collectivement?

Sans courage, un peuple se contente seulement de développer sa capacité à s'adapter aux contraintes, aux attentes. Rechercher ce qui peut plaire, ne pas trop déranger ni bousculer l'ordre des choses. C'est bien là où nous en sommes. Pour combien de temps encore? ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE